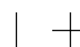
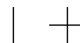


Je ne peux plus dire ton nom. (…) Ne le prends pas mal : ces parenthèses sont pour ta protection. Ne les considère pas comme une insulte. Elles sont comme une étreinte qui t'entoure, la caresse parfaite, l'hommage ultime de quelqu'un dont le métier est d'écrire des noms. Imagine qu'elles sont le câlin que je ne te ferai plus, comme mon bras autour de tes épaules. Beaucoup d'espace de chaque côté pour que tu ne te sentes pas étouffé. Je ne veux pas t'effrayer. Tu es si vite effarouché. Tout le monde a ses limites. Les miennes sont ces parenthèses. Un jour, les syllabes de ton nom m'ont fait si mal qu'elles n'ont plus passé mes lèvres. Elles étaient coincées tout à l'intérieur, agrippées avec de petites griffes, tatouées dans le dedans de moi. Impossible de les en sortir, plus j'essayais, plus cela me rentrait dans la chair.

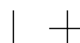



PREMIÈRE PARTIE

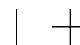




Quand j'ai décidé d'en finir, j'ai attendu le mercredi, puis je me suis donné les moyens de mes ambitions limitées. Rien n'est plus grotesque qu'un suicide raté. J'ai acquis un joli calibre chromé. Je l'ai choisi maniable, avec des petites balles qui évoquaient les poids de la balance de ma Mémé et un canon fin qui aurait sans doute déçu une star de porno. Le vendeur, VRP de banlieue, m'avait proposé un nouveau modèle muni de projectiles explosifs dont il garantissait l'efficacité largement éprouvée dans les rues de Miami. J'ai remercié et décliné. Je n'ai pas ce type de snobisme. La collection de l'année précédente me convenait parfaitement. Et puis, je ne voulais pas me faire exploser la tête, on a sa dignité. Il me déplaisait fort d'imaginer toutes sortes de pénibles en train de décoller mes restes à la spatule en faisant de l'humour de carabin. J'ai mis le canon dans ma

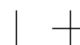



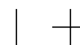




bouche, une turlutte infernale. J'ai éprouvé sur ma langue, contre mes lèvres, la raideur de l'arme, le froid du métal. J'ai senti la saveur écœurante de la graisse et j'ai tiré. Mon doigt posé sur la détente a accentué sa pression. Encore. Plus fort. Plus fort encore. Et il ne s'est rien passé. J'avais dû faire une mauvaise manip'. Ce fichu mode d'emploi traduit du coréen. J'aurais dû acheter français. Nos emplettes sont nos emplois. J'ai enlevé l'arme de ma bouche en me heurtant douloureusement les dents. Je l'ai jetée rageusement contre le mur. Et le coup est parti, fauchant l'halogène qui a défoncé la baie vitrée. J'ai dit quelques très gros mots. Puis, j'ai éclaté de rire. Il n'y avait plus que ça à faire. Quand le vitrier a été parti, j'ai longtemps sucé le liquide douceâtre qui jaillissait de mon doigt. J'avais trouvé le moyen de me couper en ramassant les bouts de verre. Et je m'étais sévèrement entaillé un orteil. J'ai mis le flingue dans un tiroir. Il y avait un tel fatras de gadgets promotionnels que je n'ai pas eu besoin de le cacher. On pouvait aisément croire qu'il s'agissait d'un jouet.

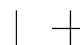
À l'hôpital, le médecin m'a dit que j'avais eu de la chance, que je ne conserverais qu'une légère claudication de cet accident stupide. A-t-on idée de vouloir planter un clou dans une vitre avec

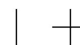



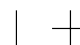
un marteau ? Il m'a conseillé de faire appel à un pro, m'a parlé d'une chaîne de magasins spécialisée en bricolage. Le docteur me regardait avec une compassion consternée. Il devait me trouver moins pittoresque que les gens qui débarquent avec des trucs ahurissants dans le fondement et des excuses créatives pour expliquer leur présence : « Docteur, vous allez rire… » Ma bêtise lui semblait très quelconque. Qui aurait eu envie de chercher plus loin ? En boitillant jusqu'à l'ascenseur, j'ai pensé que, si le ridicule tuait, j'aurais mené à bien mon projet.

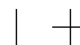
Je me penche sur ton lit et te regarde dormir. Tu fais des bulles en ronflant doucement. Je te parle et tu ne m'écoutes pas. Ce n'est pas grave. Il faut que je mette les bouchées doubles. Tu sais si peu de choses de moi. Je connais tant sur toi. C'est injuste, voilà pourquoi je m'engage à la sincérité. Je le dois à ton sourire. Je le dois à cette moue délicieuse, à ces grands yeux. Je pourrais te regarder pendant des heures. Laisse-moi jouer les Shéhérazade, mon bébé. Qui a dit que quand on aime, on ne conte pas ? Tu te berceras de mon histoire. Je me repaîtrai de ton aspect. Pour le mien, que te dire ? Je suis le genre de fille qui fait penser les hommes avec leur tête.

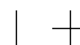
J'ai toujours su que j'étais quelconque. Tu es celui qui m'a fait regretter de n'être que moi. Tu m'as donné l'envie d'être ta bombe, ton idéal. Me décrire ? Voilà qui est vite fait. Je passe partout sans coincer. Un peu de tout, sans carence réelle et sans aucun excès. Un boitement discret de la jambe droite depuis que j'ai essayé de me tirer une balle dans la bouche. Pas de quoi déclencher les passions… Toujours sur le pont, rarement malade, mon corps assure le service minimum quand je suis occupée. C'est lui que les gens connaissent, qu'ils aiment bien. Il répond au téléphone, manie les casseroles et les claviers. Il mange ce qu'on lui donne, fait où on lui dit. Pourtant, je ne l'aime pas. J'ai bien pensé à la chirurgie esthétique, mais ça ne peut convenir qu'à des gens dont les besoins sont ciblés. On peut vaincre les tares. Rien n'est plus difficile à combattre que la médiocrité. Je suis un mélange du lapin d'*Alice* et du raton de *L'Âge de glace*. Tu sais, celui qui est fou de son gland, obligeant les journalistes français à toutes sortes de périphrases pour éviter les mauvais jeux de mots des mauvais esprits. Par la faute de ce damné rongeur, bien des enfants sont aujourd'hui persuadés que le fruit du chêne est la noisette… Peu importe ce que ce souriceau aime tant. Toi, tu es mon gland (et ça n'a rien

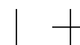



d'obscène), ma noisette ou ce qu'on voudra : la fixette d'une créature obsessive, opiniâtre et malchanceuse, façon coyote de dessin animé. Tu es de ces brioches qu'on mange pour le goûter, sans autre valeur que celle d'un plaisir gourmand, pas de qualités nutritionnelles, des calories vides et des formes pleines. Un bonheur pour les yeux, les doigts et les narines avant même qu'on ne pense à y planter ses dents.

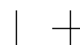
J'aime te donner à boire. Tes grands yeux reconnaissants. Ta bouche sur la tasse. Le liquide coulant doucement le long de ta joue. Tu aimes le lait chocolaté. J'y ai rajouté du quinoa, que j'ai longtemps pris pour un poisson tropical avant de comprendre qu'il s'agissait d'une graine bonne pour la santé. Je n'y connais pas grand-chose en céréales. La seule chose que je maîtrise vraiment, c'est mon métier. Je suis journaliste de cinéma. J'aime mieux dire ça que « critique », parce que ça donne un petit air aventureux. Cela laisse de la place au rêve, à l'imagination. La journaliste de cinéma sort de son trou. Elle s'aère en faisant des interviews. Tu m'aurais finalement préférée critique, retenue loin de toi par un métier de sale obscure. J'ai questionné les plus grandes vedettes. Je leur ai parlé. Vient alors la chose la plus

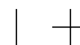




difficile à avouer. Je n'ai jamais rencontré Johnny Depp. Un vide embarrassant sur un tableau de chasse impressionnant. Une carence que je souffre d'admettre en société. Pourtant, les stars ne m'importent guère, mais Johnny fait rêver sans que je puisse expliquer pourquoi. Ce n'est pas que je sois blasée (…), c'est juste de l'indifférence polie et policée par de nombreuses années de pratique. La meilleure, celle qui est indiscernable même par l'œil le mieux aguerri. Celle qui fait que tout glisse sur moi, sans accrocher davantage qu'au fond de mes casseroles bien récurées. Kevlar et Teflon sont mes autres prénoms. J'écris au kilomètre, énurétique de la copie, plus proche des sept mercenaires que des sept samouraïs. J'abats de la besogne pour quatorze. J'ai tout du nègre, si ce n'est que je signe mes textes. Ils sont à mon image. Négresse blanche, j'ai fini par me faire à l'idée de n'avoir pas vraiment de couleur. Je me dis parfois que je n'existe pas en tant qu'être humain, que je ne suis qu'une suite de fonctions. Un couteau suisse, en moins joli, à la fois machine à écrire, à laver, à visionner, à cuisiner, à parler, à questionner. Le plus drôle est que ça m'allait fort bien jusqu'au jour où je t'ai trouvé…

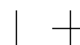



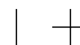




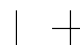
Je suis née prématurée. Un mercredi de février. Je n'avais pas une heure d'existence qu'on se méprenait déjà sur mon compte. Je n'avais pas envie de vivre. Ce qu'ils croyaient être une soif de découverte était ma première tentative de suicide. J'avais trop tardé. J'avais raté la fenêtre de lancement et Houston s'en battait les flancs. Je les entendais se congratuler parce qu'il ne manquait rien – doigts, oreilles, yeux et membres – tout avait répondu à l'appel ou presque. Je semblais être un bébé parfaitement conformé. Seule ma grand-mère était convaincue que je n'en avais pas pour longtemps. Une opinion qu'elle exprimait sans ambages avec un tel manque de tact que ma mère fondait en larmes sans rien trouver à répondre. L'aïeule me considérait comme un monstre. C'est le seul point sur lequel nous ne sommes jamais parvenues à tomber parfaitement d'accord, ma Mémé et moi. Maintenant, elle est morte et moi pas. Si j'ai fini par accepter de vivre, c'est sans doute par pur esprit de contradiction.

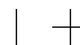
Une fois sortie, il a fallu faire avec. Alors j'ai fait. Mon statut d'enfant prématurée m'a donné une valeur accrue aux yeux des Parents. Je régnais en despote. De mes brèves années de pouvoir, il ne me reste que l'impression tenace

que tout m'a été dû. J'ai des images stroboscopiques. Moi à la mer. Moi à la neige. Moi en forêt. On me donnait de bonnes choses à manger. Il y avait des yaourts divinement sucrés à tous les repas. Des crèmes caramel maison, des potages avec de vrais légumes et un gros bout de beurre dont j'aimais à capturer l'étonnante fraîcheur sur une cuillerée de soupe fumante, des tartes aux pommes… Et surtout, des biscottes beurrées saupoudrées de Banania. J'adorais ça. Je regardais le monsieur noir hilare sur la boîte. Il n'avait aucune raison de rire, mais je ne le savais pas. Je me fourrais de la poudre jusque sur le nez et ça me faisait éternuer. J'aimais mordre soudainement dans la tartine comme pour la prendre par surprise. Je me souviens encore du petit croissant que laissait la marque de mes dents. De la couche de beurre surplombée de chocolat, stratification d'une géologie gourmande que je me plaisais parfois à balayer de la langue pour sentir la surface rugueuse de la biscotte. C'était mon goûter préféré. Du moelleux sucré en haut, du craquant un peu salé en bas. Je commençais à me dire que l'existence avait du bon. L'univers tournait autour de moi, j'en usais comme l'ont fait les rois. Soleil de leurs vies, j'ignorais le sens du mot « révolution ». Je n'ai donc pas compris la portée

de ce qu'on m'annonçait quand j'ai entendu le mot « bébé ». Ne m'en veux pas, chéri, je ne savais rien de toi. Et mon extrême jeunesse ne m'avait pas enseigné que les mines réjouies des adultes sont souvent synonymes de catastrophes industrielles. Ils me présentaient la chose avec l'enthousiasme habituellement réservé aux expéditions au Jardin d'acclimatation. Le petit train. La rivière enchantée. La pêche magique où l'on gagne des cadeaux en attrapant des canards en caoutchouc. La barbe à papa rosée qui colle à la bouche et aux doigts. J'ignorais que j'étais en sursis. J'ai patienté avec eux. Les jours passaient. L'excitation montait. Si seulement j'avais pu imaginer…

J'aimerais que tu cesses de mâchouiller ce dossier de presse. Tu vas encore t'étouffer et je serai obligée d'aller chercher des morceaux de Richard Berry dans ta gorge avec une pince à épiler. La dernière fois, tu n'as guère apprécié. Écoute-moi plutôt. Laisse ma voix te bercer. Là, c'est mieux. Tu souris. J'aimerais penser que c'est parce que tu jouis délicieusement de l'absurdité de ma situation. J'avais six ans quand est venu l'enfant et que les choses se sont précisées. Sa naissance ne m'a pas fait de peine. Je la décrirais plus